

3. Les beaux néveux de la Frasse

La Frasse est un petit hameau d'une dizaine de maisons situé au-dessus du village du Lieu, en direction du Risoud. Il a eu la chance de ne pas être, à notre connaissance, ravagé par les incendies, sorte de miracle dans une Vallée qui vit au fil du temps disparaître une partie très importante de son patrimoine immobilier.

Les maisons de la Frasse gardent encore aujourd'hui nombre des névieux d'origine. Nous allons en faire le tour, donnant pour chaque bâtisse le nom du propriétaire du plan de 1814 !

Rappelons ici que deux ouvrages au moins ont été consacrés à la Frasse par les Editions Le Pèlerin :

Ma Frasse d'autrefois, par Juste Python, 1976.

Regard sur la Frasse, mise en page RR, 2000.

Ce dernier ouvrage, a tirage très limité, malheureusement consultable uniquement aux ACV.

Deux petits bouquins pour un hameau qui reste habité à l'année, en particulier depuis quelques décennies par le boursier de la commune du Lieu.

Pour le reste on ignore pratiquement tout des habitants. Mais comme nous sommes là pour parler surtout des néveux, et qu'il est convenable de laisser dans l'ombre des résidants qui ne tiennent pas à être mis en avant, cela ne posera guère de problèmes.

Rappelons enfin que le hameau de la Frasse fit toujours partie du village du Lieu au point de vue administratif. Sa gérance ressort aujourd'hui de la commune du Lieu, puisque le dit village a mis la clé sous le paillason en 2000.



Nous redressons le plan à la page suivante afin de pouvoir effectuer une lecture plus aisée des noms et pour regarder directement contre le nord, soit le Risoud.



Plus ancienne carte de la région de la Frasse. De 1783. Emanant de l'IGN. Tout y est.

Maison d'Anne Barbille Dépraz femme de Jean Reverchon.



La dite maison est au premier plan, à gauche.



Idem, plan plus rapproché.



Début du XXe siècle. La maison appartient alors à Henri Dépraz, frère de César Dépraz du Café Français, et donc oncle des filles de l'endroit.



Vue générale de la Frasse vers 1915. La maison de Henri Dépraz est tout à gauche, cachée en grande partie par le Café Français.

Maison de Frédéric Samuel Lugrin, futur Café Français

Le dit est fils de Jaques David Lugrin. On ignore l'histoire de cette maison pour une bonne part du XIXe siècle, pour la retrouver propriété de Jean-Marie Chapuis, grand-père de l'instituteur et écrivain pour enfants, Juste Pithon. Ce dernier parle avec affection de sa Frasse d'autrefois.

MA FRASSE D'AUTREFOIS

Pendant les vacances, je montais à la Frasse où mes grands-parents possédaient une jolie ferme à pignon rose. Ma grand'mère Nestorine y tenait une petite épicerie d'autrefois où les pains de sucre rouges et bleus étaient suspendus aux poutres du plafond, où les sacs de café vert, de riz et de gros haricots étaient posés sur le plancher; ce qui m'attirait, c'étaient les boîtes de fer contenant des bonbons à la menthe, des caramels de noce et des bourgeons de sapin.

Les principales clientes n'étaient pas les ménagères du hameau, mais des Françaises de la Bourgogne toute proche. Ma bonne grand'mère était française elle aussi; ces bonnes dames se connaissaient bien, et de vieille date; elles parlaient le même patois bourguignon, avec le même accent; elles comptaient encore en sous: 18 sous, 27 sous, des gros sous français, en cuivre, à l'effigie de Napoléon III. Vous pensez si cela m'intéressait, moi petit Suisse qui apprenait le système métrique à l'école.

Oh! je me rappelle avoir vu ces Françaises se couvrir mutuellement une fausse poitrine faite de deux sachets remplis de café vert. J'avais cinq ans à l'époque, on ne faisait pas attention à moi; cependant je n'avais pas les yeux dans ma poche!

Ca, c'était de la petite contrebande. Il s'en

faisait de l'autre à une plus grande échelle; de temps en temps je voyais arriver, à la tombée de la nuit, une dizaine de gars chaussés d'espadrilles; ils entraient par la porte de derrière dans un réduit au fond de la cave. Ils endossaient alors une sorte de ballot à bretelles de paille tressée, tout prêt, et ils repartaient silencieusement après avoir bu un verre de liqueur de gentiane. Je n'étais pas très rassuré. Mon grand-père se moquait de ma frayeur:

- N'aie pas peur, "p'té couillot"!

- Que portent-ils sur leur dos ?

Baissant la voix, mon grand-père me répondait:

- Du tabac à chiquer.

J'avais vu de ces grosses pelotes de feuilles de tabac roulées en grosse ficelle.

- Gare à eux si les douaniers français les attrapent cette nuit au Risoud avec ce tabac!

- Les douaniers, gouaillait doucement mon grand-père, ils se tiendront bien cois s'ils voient passer ces quinze lurons leur gourdin à la main!

Et pour me distraire des contrebandiers, il ajoutait:

- Allons causer avec mes Savoyards.

C'étaient les arracheurs de gentiane qu'il engageait chaque été, car mon grand-père en distillait la racine. Ces gail ards m'intéressaient. Ils arrivaient fin

septembre, leur lourde pioche à une seule pointe sur l'épaule. Dès le lendemain, égaillés sur le Plan des Esserts, ils arrachaient les longues racines de gentiane jaune. Le samedi, mon grand-père payait leur pesée, et la soirée se prolongeait par d'interminables parties de piquet.

De temps en temps ils l'invitaient à manger avec eux :

- Hé! père Chapuis, venez donc prendre "una gotia d'bouillon".

En fait de bouillon, c'était une solide minestre dans laquelle un énorme morceau de lard avait mijoté toute la matinée.

En octobre, le tas de racines hachées fermentait dans de grandes cuves de bois, et la distillation suivait, répandant autour de l'alambic de violentes émanations d'alcool qui me faisaient fuir.

Il y avait combien d'autres choses intéressantes pour un petit villageois comme moi : les vaches de ma grand'mère, le cheval blanc, les poules, les foin. Il y avait aussi un petit restaurant, le Café Français, où les chasseurs venaient manger les croûtes aux champignons ou l'omelette aux herbes du jardin. Le jeu de quilles où je me faisais des sous en relevant les quilles tombées.

Lors des pluies d'été, mon grand-père ramassait

des milliers d'escargots qui pullulaient en ce temps-là aux environs. Il les entreposait dans un parc bien clôturé; il les abritait du soleil, les nourrissait les jours pluvieux de brassées de feuilles de choux et de salades. C'était captivant pour moi d'observer ces milliers de petits affamés dévorer toute cette verdure. Plus captivant encore était de voir un escargot pondre dix à vingt oeufs semblables à des perles dans un trou bien caché du terrain sablonneux.

En automne, ces escargots s'enfouaient dans l'épaisse couche de sable du parc, et s'operculaient. Vers le Nouvel An, 20 à 30000 escargots portaient directement pour les restaurants parisiens.

C'est aussi mon grand-père qui m'a appris à reconnaître quelques bons champignons, entre autres le clitocybe nébuleux qu'il appelait le "petit gris".

- C'est le meilleur, me disait-il, bien que classé comme "douteux" dans les atlas des savants.

... Ah! s'agenouiller devant un demi-cercle herbeux où foisonnent les "petits gris" tout frais, les cueillir délicatement, en humer le parfum. Puis rentrer fièrement à la maison avec à la main un grand mouchoir noué aux quatre coins et rebondi d'une abondante cueillette, c'est mon grand-père Chapuis qui m'a fait découvrir ce plaisir.

J'aimais bien ma grand'mère; elle était la bonté

même pour tout son entourage, pour moi surtout; les enfants de la Frasse savaient bien que la "Nestorine" avait toujours des bonbons dans la poche de son tablier. Quant à mon grand-père, j'éprouvais pour lui de l'admiration mêlée d'un peu de crainte. Il parlait peu. Il était grand, bien bâti, et je devais lever la tête pour voir son visage sévère surmonté d'un chapeau de feutre noir à larges bords. Il avait une cicatrice qui lui barrait le front et qui lui fermait à demi l'oeil gauche. Je n'osais pas lui demander l'origine de cette marque. C'est ma mère qui m'a finalement renseigné:

"Grand-père avait passé sept années soit à la guerre, soit au régiment. Le bersagliier décoré Jean-Marie Chapuis avait pris part au terrible siège de Sébastopol, puis à la bataille de Solférino où, dans le même moment, il avait été blessé d'un coup d'épée qui lui avait laissé la cicatrice qui m'intriguait, puis traversé de part en part par une balle autrichienne. Il avait été l'un des premiers blessés recueillis sur le champ de bataille par les volontaires d'Henri Dunant.

Ah! ces jours de vacances chez mes grands-parents, quels souvenirs inoubliables ils me laissent, même après tant d'années. J'étais heureux, d'un bonheur sain, d'un bonheur auquel je ne puis repenser sans une douce émotion. Puis la vie a suivi son cours, avec ses mauvais

et ses bons moments. Mais un bonheur d'enfant comme celui que j'avais trouvé chez grand-père et grand'mère, je ne l'ai jamais retrouvé, non, jamais plus.



César Dépraz succéda à Jean-Marie Chapuis pour la propriété et la tenue du Café Français.



Cinq filles pour César Lugrin. A droite, Edith, laquelle a pu nous fournir un certain nombre des photos illustrant cette présentation.



La famille de César Lugrin.



Là-haut, on joue aux quilles. C'est le bon temps de la Frasse.



La clientèle se tient sous le néveau.



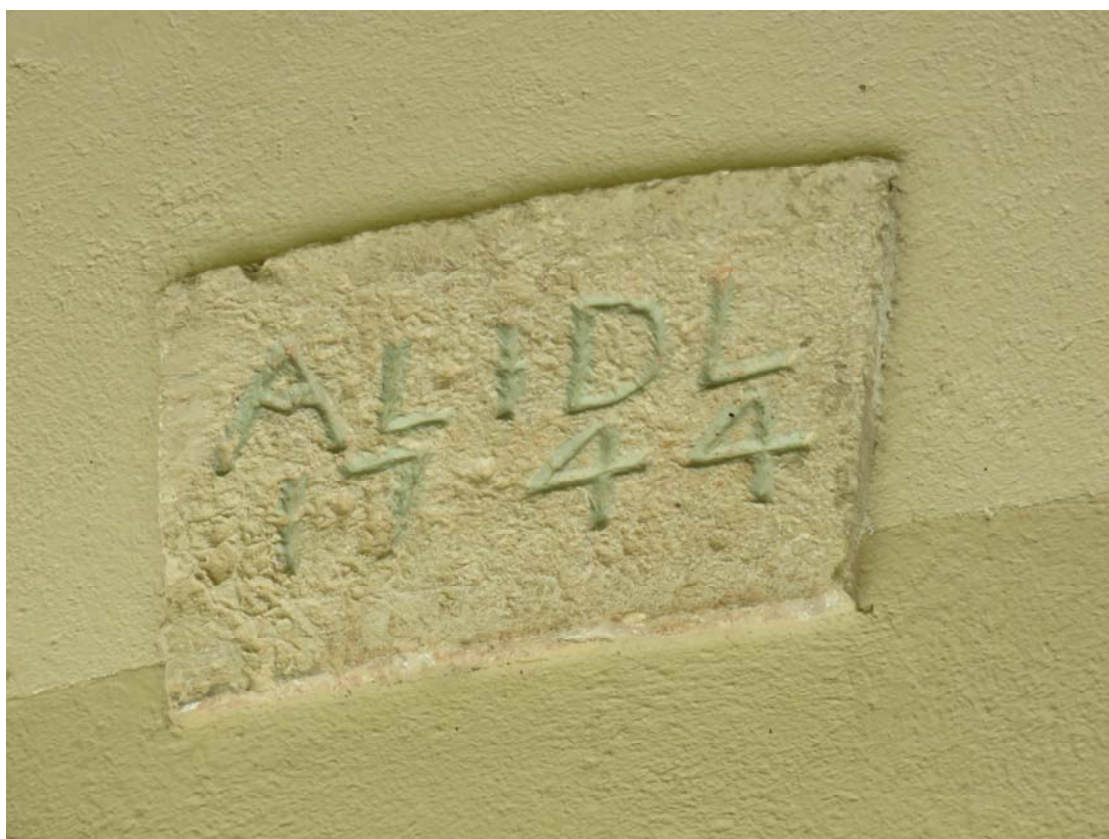
La Persévérante du Lieu donne volontiers des aubades proche du Café Français.



Le Café Français aujourd'hui, avec son impressionnant néveau, si propice aux clients.



Une belle entrée et une maison qui ne date pas de hier !



Voisinage d'Abram François et d'Abram Isaac Louis Dépraz



Le dit voisinage, à droite, au début du XXe siècle. Magnifique, avec néveux et grandes cheminées. La partie de gauche sera entièrement reconstruite on ne sait à quelle époque.



Le Café Français et son voisinage voisin. Au loin le nouveau bâtiment des douanes suisses. Nous sommes vers 1915.



Ce qui reste du grand voisinage Dépraz. La maison violette a remplacé l'ancienne ferme.



Mais rapprochons-nous de l'antique maison de droite.



Un joli néveau qui peut aussi servir de fourre-y-tout !



Des lampions éclairent les belles soirées d'été.



Les vieilles poutres sont de toute beauté.

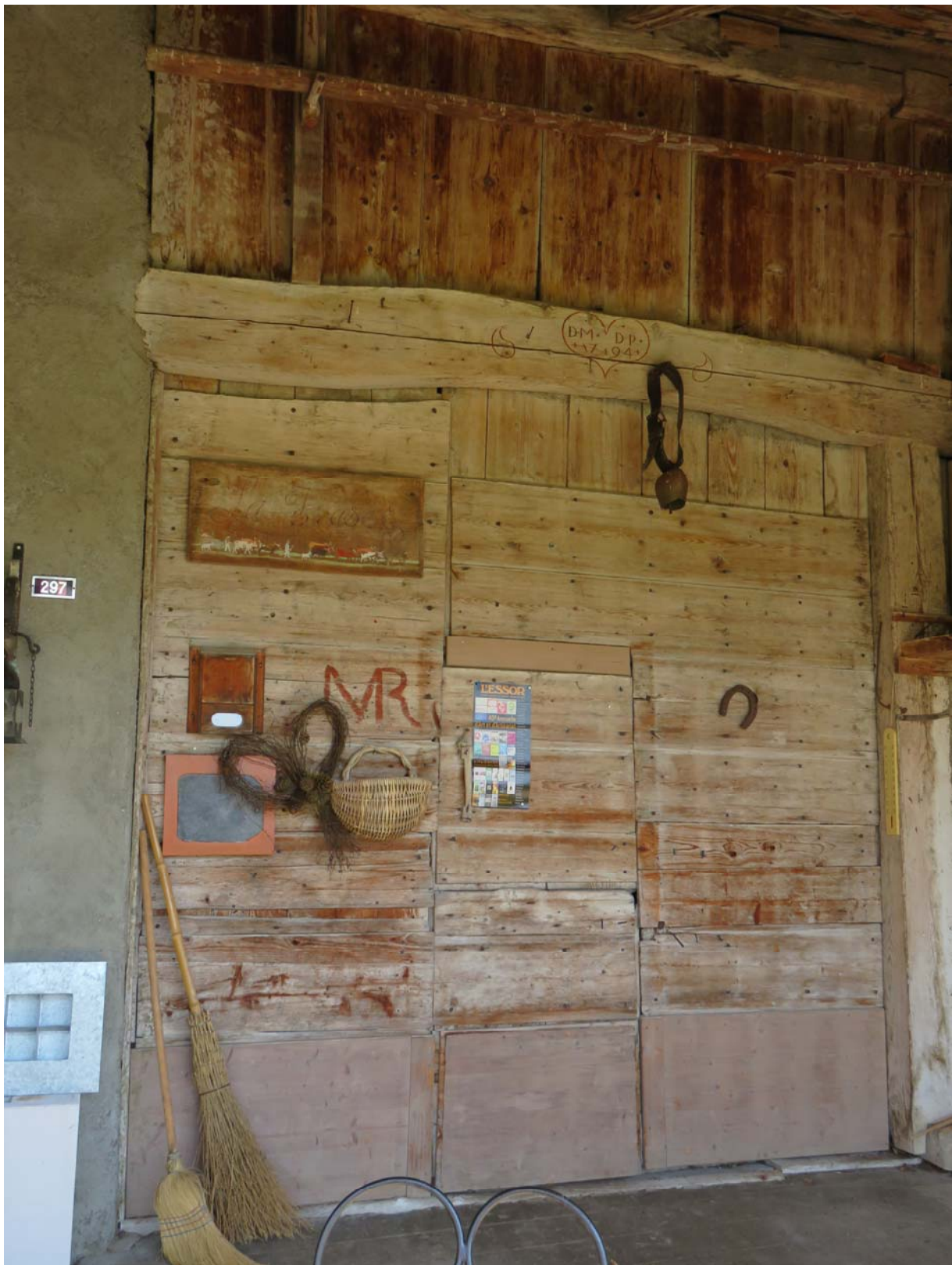
Le grand voisinage d'Abraham David Dépraz et de dame Rochat



Un superbe voisinage.







Un néveau comme on n'en voit plus que rarement.



Sous les tôles, les tavillons.

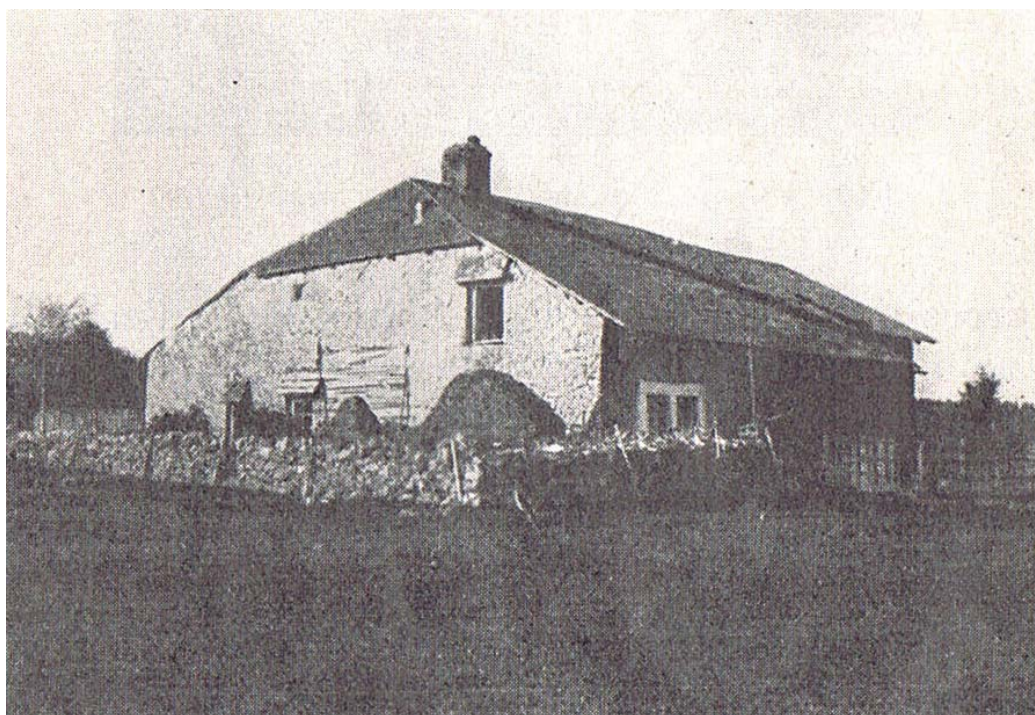


Partie à bise.



Pignon de bise du voisinage.

La maison du boursier



Hier (René Meylan, 1929).



Aujourd'hui.





Au revoir la Frasse...